

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 28

Artikel: Du blason populaire : [suite]
Autor: Marcel, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DU BLASON POPULAIRE

XII

Le blason populaire recèle parfois un vague fond de vérité, mais, en général : pas.

Il est d'habitude, la résultante de notre orgueil, de notre jalousie, de notre méchanceté, et un peu de notre malice.

Et, si vous me demandiez par quel moyen il serait opportun de le combattre, je vous répondrais : en devenant meilleurs, plus humbles et moins stupides.

Il est ridicule de tirer vanité des choses ou des idées qui ne nous doivent rien de ce qui fait leur mérite. Pourquoi, vous là-bas, le chauvin, pourquoi glorifiez-vous outre mesure votre pays aux dépens de celui des autres ? Si le lac Léman existe, vous n'y pouvez rien, n'est-ce pas ? Alors, cessez de faire la roue. Ouvrez les yeux, regardez : ailleurs il y a des sites plus charmants que chez nous. Les chutes du Niagara ne se trouvent pas en Suisse, mon ami, ni les grands lacs de l'Amérique : il faudrait pourtant vous en souvenir, n'est-ce pas ? Jamais vous n'avez entrepris un voyage, vous n'avez jamais cherché à étudier les coutumes des gens qui vous entourent, jamais établi de comparaison, jamais songé qu'on puisse prendre des leçons chez le prochain, et alors vous vous enflez béatement, vous jetez autour de vous, par delà les horizons, un regard de mépris. Imbécile !

Et vous, l'autre, le gros : vous critiquez le socialisme ? Pourquoi ? Qu'est-ce que le socialisme ? Hein ? Plait-il ? Le socialisme c'est le socialisme ? Parfait, et voilà, sans doute, la raison plausible pour laquelle vous le condamnez. Monsieur, je ne suis pas socialiste, mais j'estime ridicule d'agir comme vous le faites : en obstiné et en ignorant incapable d'examiner une question. Vous ne parvenez pas à concevoir que d'autres opinions que les vôtres se fassent jour ? Vos théories seules vous semblent intéressantes ?

Imbécile !

Mais après tout : moi, oui moi, pourquoi me fâcher de la mesquinerie des gens ? Pourquoi les en rendre responsables ? Leur éducation et la conformation de leurs cerveaux en sont probablement les causes, alors, de quel droit vais-je les en blâmer ? Comment ? Je demeure là, en train de prêcher, de crier, de me révolter au lieu de mettre moi-même en pratique mes conseils, au lieu de faire preuve d'un esprit plus compréhensif ?

Imbécile !

Ah ! nous sommes bien tous les mêmes : incapables d'admettre à côté de nos conceptions, d'autres conceptions peut-être plus justes, à côté de nos croyances, d'autres croyances plus légitimes, qui sait ? Nous avons été élevés dans des milieux divers et beaucoup de nos idées, loin de découler de nos propres réflexions, nous ont été ingurgitées au cours de notre enfance. Nous sommes imbus de préjugés, nous frappons sur les tables à grands coups de poings en hurlant : « C'est ainsi et pas autrement ! » Puis, nous nous proposons pour modèles. Mais, quand donc aurons-nous le sens du ridicule ? Quand ? Dites ? Quand cesserons-nous de nous enorgueillir de tout ?

Vous Monsieur, vous êtes Français, n'est-ce pas ?

Eh ! bien : qu'y pouvez-vous ? Rien. Vous auriez pu naître bulgare, chinois, arabe ou habitant de Mars suivant le caprice du hasard. Vous n'avez pas choisi votre nationalité, on vous l'a imposée à l'âge d'une heure ; dès lors, pourquoi vous en pareriez-vous comme d'une médaille témoignant de votre valeur ? Pourquoi ?

Vous êtes catholique ? Ce n'est pas votre faute. Vous aviez une semaine quand il fut décidé que l'on vous baptiserait. Vous aviez beau vagir, on ne vous demandait pas votre opinion, et, si le sort l'avait voulu, vous eussiez pu devenir tout aussi bien protestant, juif ou bouddhiste et tout aussi bien croire, par la suite, que vous soyez le seul à détenir la vérité. Donc, soyez tolérant.

Vous êtes bourgeois ? Mais, si la cigogne vous avait laissé tomber dans une humble famille, vous seriez ouvrier. Vous n'avez donc aucun droit de vous prévaloir de votre condition sociale.

Ce qui constitue la valeur d'un homme, ce n'est pas ce qu'il acquiert en naissant, ni la fortune de son papa, ni le nom de ses aïeux, ni sa religion, ni sa nationalité, mais ses qualités d'intelligence et de cœur, puis la situation qu'il s'est assurée par son travail, à lui, et non point par celui d'un ancêtre, fut-il un empereur ou un gros industriel. Vous ne croyez pas ?

Ce sont là des vérités bien simples que j'exprime, pourtant, si nous y réfléchissons davantage et si nous étions logiques, le règne de la paix commencerait. Les luttes deviendraient, peu à peu, moins fréquentes, soit entre peuples, soit entre les classes, soit entre les familles ou les individus ; d'une plus large com-

préhension des gens et des choses naîtraient la tolérance et la charité.

Alors, mais alors seulement, les blasons populaires disparaîtraient.

Hélas ! cela n'arrivera jamais. Voilà vingt siècles qu'on est venu nous dire « Aimez-vous les uns les autres » et voilà vingt siècles que nous nous distribuons de sonores coups de pied !

Néanmoins, je n'aurais pas perdu mon temps en composant cet article, si en le parcourant quelque lecteur se souvenait, un instant, de la devise de ma patrie : « Un pour tous, tous pour un » et s'il en concevait le désir de devenir meilleur.

Je ne saurais mieux terminer ces pages qu'en vous citant le joli mot d'un des personnages de Marivaux, dans *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* :

« Va, dit-il, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez ».

C'est là, peut-être, la plus belle pensée de notre langue française.

André Marcel.

LE VEAU DU PÈRE BROSSET

AYANT lié les pattes du veau qu'il allait vendre au marché de S., le père Brosset le jeta dans le fond de sa carriole, sans se soucier de ses protestations.

La mère Brosset achevait d'atteler Pervenche, la vieille jument.

— Fais bien attention à ton veau ! dit-elle à son mari.

Brosset s'apprêtait à se hisser sur le marche-pied de la voiture. Il ricana :

— Quoi ! ricana-t-il, ficelé comme il est, t'as pas peur qu'il se sauve ?

La mère Brosset reprit :

— Bien sûr que non ! mais paraît qu'il rôde dans le pays des malandrins qui volent les bestiaux.

— Qu'est-ce qui t'a raconté ça ?

— La Gervaise... Et ils sont mâtés, qu'elle dit : ils connaissent les habitudes de tout un chacun !

— Des ragots ! bougonna le père Brosset.

— Ils peuvent y venir ! continua-t-il en clignant de l'œil. Je ne suis point un enfant ! Hue, Pervenche !

Pervenche, enveloppée d'un coup de fouet, démarra flegmatiquement, tandis que Brosset pestait en lui-même contre les sacrées femmes, qui veulent toujours en remonter aux hommes.

De C., où était sa ferme, à S., il y a bien une vingtaine de kilomètres d'une route poussiéreuse, que jalonnent, de distance en distance des forêts magnifiques. Parfois, Pervenche s'assoupissait. Pour la réveiller, Brosset claquait de la langue en secouant les guides. La jument repartait de son petit trot paresseux : elle n'avait jamais eu beaucoup d'ardeur à la besogne et l'âge lui enlevait encore du zèle.

Tout à coup, comme il venait de dépasser un bois, Brosset aperçut sur le chemin un objet noir : il arrêta Pervenche et descendit de sa carriole. L'objet était une chaussure toute neuve, probablement tombée de l'éventaire d'un cordonnier ambulancier. C'est du solide ; murmura Brosset, en la palpant avec admiration.

— Dommage qu'il n'y en ait qu'une, celle du pied gauche ! Ça ne peut servir à rien !

Non sans regret, il déposa la chaussure sur le sol et poursuivit sa route. Or, cinq cents mètres plus loin, comme il arrivait à la hauteur d'un autre bois, que vit-il à terre ? Encore une chaussure ! Vite, il sauta en bas de la carriole.

— Quelle chance ! s'écria-t-il joyeusement, mais c'est la sœur de la première, celle du pied droit ! Voilà que j'ai la paire, à présent ! Quand je pense que je n'ai pas ramassé l'autre ! Faut que j'y aille ! C'est une pièce de quarante francs, pour le moins qui m'entrera dans la poche !

Prestement, il lança la chaussure dans la caisse de la carriole. Il prit Pervenche à la bride et la fit se ranger sur le côté du chemin, près d'un talus gazonné.

— Broute-voir un peu, ma fille, lui dit-il, et tiens-toi sage. Je reviens à l'instant...

Clopinant, il courut à l'endroit où il avait trouvé la première chaussure : elle n'était plus là. Il chercha partout, jusque dans les fossés : rien !

— Je n'ai vu passer personne ! grogna-t-il. Ce n'est pourtant pas le vent qui l'a fait cavalier !

En fin de compte, intrigué et dépité, il se résigna à rejoindre Pervenche. Une nouvelle déconvenue, plus amère, l'attendait : la caisse de la carriole était vide : le veau et la chaussure avaient également disparu !

Brosset comprit alors, trop tard, le stratagème dont les voleurs, embusqués dans les boqueteaux, avaient usé pour lui ravir sa bête et garder les chaussures dont ils s'étaient servis comme appât. Mais, vexé, il n'osa pas relater l'histoire telle qu'elle s'était passée.

Il porta plainte contre trois bandits masqués, qui l'avaient dépouillé en lui mettant sous le nez un revolver chargé.

Et la terreur règne maintenant dans tout le pays !

Enfantine. — Mademoiselle Lili a eu six ans ce matin-même, et annonce à son père qu'elle sera bien sage désormais.

— Mais il me semble que tu as bien pleuré quand on t'a lavée tout à l'heure, lui dit-il.

— Oui, mais il n'est que sept heures, et j'ai eu six ans à neuf heures et demie.

MANIÈRE DE VIVRE DE NOS ANCÊTRES

(Suite).

Comment les adolescents se doivent gouverner.

Les adolescents sont d'un fort bon tempérament. Voilà pourquoi ils se portent mieux au Printemps qu'en nulle autre saison. Car l'air tempéré est propre à leur nature. Aussi sont bien les viandes tempérées. D'autant qu'ils croissent tousjours de plus en plus et qu'ils ont beaucoup de chaleur naturelle, ils ont mestier de beaucoup de nourriture, autrement leur corps en lieu d'augmenter se consomeroit. Paul leur défend l'usage du vin. Toutesfois craignant les oppilations, je leur en permettray boire un petit, mais bien trempé d'eau. Ils ne doivent point tant dormir que les enfans : mais comme ils sont plus robustes, aussi ont ils besoin de plus grands exercices, moyennant qu'ils soient sans excez. Car les trop violens engardent leurs corps de croistre en sa juste grandeur. On commande qu'ils soient instruits tant aux arts liberaux que mechaniques et qu'ils s'occupent en diverses sortes d'exercices, afin que travaillans le corps et l'esprit, ils puissent refrener les aiguillons et assauts de la nature... Ils sont subjects à saigner du nez, pour ce que le sang qui abonde alors commence à s'eschauffer. Pour s'en garentir, il est requis de garder mediocrité par tout, en leur maniere de vivre, et de ne se trop eschauffer le corps à chose quelconque. Il leur est interdit aussi de se baigner en eau froide, de peur que le corps estant trop endurcy ne puisse devenir grand.

Les jouvenceaux destinez à l'étude de Philosophie doivent commencer aux bonnes mœurs : veu que pour neant avons cognoissance des choses naturelles ou divines, si premier nous ne rejettons les cupiditez desordonnées hors de nostre esprit. Et à la verité, il est nécessaire que leurs pedagogues prennent bien garde à eux, et sur toutes choses qu'ils leur défendent de hanter mauvaises compagnies. Car ils sont en cet aage là fort aysez à se desbaucher, s'ils ne sont bien conduits et nourris en la Crainte de Dieu. Il est impossible pour le jour'huy qu'en frequentant le monde, ils ne voyent une infinité de mauvais exemples de gens malvivans, lesquels ils imitent plustost que les bons, si les peres et meres n'y avisent de prés.

Comment les jeunes gens se doivent gouverner.

La maniere de vivre des jeunes gens qui sont en la fleur de leur aage, doit estre froide et humide pour corriger leur complexion par trop chaude et seche. Par ainsi l'air frais leur est bon comme sont aussi les viandes rafraichissantes. Ils doivent fuir les ails, les oignons, pareillement la moustarde, le poyvre, le gingembre et tous autres alimens et condiments acres. Le vin pur prins en quantité leur offense le corps et l'esprit, principalement quand il est fort. Car il leur cause fièvre et douleur de teste et trouble et hebeste l'entendement, et les provoque à cholere